

—Ah bah! *qui ne risque rien, n'a rien!* D'ailleurs, le diable nous conduira!

—J'en accepte l'augure et je ne souffle plus mot, capitaine.

Denis et Roncevaux éperonnèrent de plus belle leurs montures, qui bondirent en avant.

Cinq minutes s'écoulèrent. Au bout de ce temps les deux chevaliers arrivèrent au petit bois dans lequel, pendant la soirée, les chevaux des chevaliers du poignard avaient été attachés. Ils passèrent autour d'une grosse branche les brides des coursiers hâletants. Ils assujettirent leurs pistolets dans les ceinturons de leurs épées et ils rentrèrent dans le parc en franchissant cette même clôture qu'ils avaient franchie, pour en sortir une heure auparavant.

XXIV. — ALARME.

Il était en ce moment à peu près minuit.

Le ciel, nous l'avons dit, étincelait des feux d'innombrables constellations, et les clartés blanches de la lune dessinaient de grandes ombres sur le sable fin des allées. Rien ne troublait le profond silence de cette heure solennelle, si ce n'est l'abolement lointain du renard au fond des bois, le petit bruit monotone du grillon caché sous l'herbe, ou les rapides coups d'ailes des chauves-souris effarées.

Les deux chevaliers du poignard, pour se rapprocher du château, marchaient dans les massifs, lentement et avec des précautions infinies. Le moindre bruit pouvait les trahir, et, alors, adieu la vengeance si ardemment convoitée par Denis. Enfin ils atteignirent la vaste esplanade qui faisait le tour du château.

Cette esplanade était découverte; on ne pouvait, par conséquent, faire un pas de plus sans se trouver complètement en vue.

Denis et Roncevaux s'arrêtèrent.

—Capitaine, dit le lieutenant, il s'agit de ne point nous aventurer inconsidérément et de ne pas nous compromettre sans résultat. Tenons un peu conseil, s'il vous plaît.

—Soit, fit Denis.

—Dans l'immense façade du château, poursuivit Roncevaux, trois fenêtres sont éclairées; vous le voyez aussi bien que moi.

—Oui, répliqua Denis.

—Quelles sont ces trois fenêtres, je vous prie?

—L'une, la première à droite, donne dans la chambre à coucher du baron Réginald.

—Et l'autre, la seconde de l'étage supérieur?

—Elle ouvre dans l'appartement de Marguerite et de Mina.

—La troisième, enfin, sur le premier rang, mais du côté tout à fait opposé?

—A coup sûr, c'est l'une des fenêtres de l'appartement de Van Goët.

—Vous croyez, capitaine?

—Je n'en doute pas.

—Donc, nous savons ce qu'il importait de savoir, et c'est là qu'il s'agit d'arriver....

—Oui.

—Est-ce facile?

—C'est au moins possible.

—Comment?

—Nous briserons un des carreaux de la porte vitrée du vestibule et nous ouvrirons cette porte. Une fois dans l'intérieur, nous monterons le grand escalier et nous suivrons la galerie qui donne accès dans tous les appartements situés à chaque étage.

—Mais n'y a-t-il pas des domestiques éveillés et faisant le guet toute la nuit?

—Pas habituellement, et je ne suppose pas qu'une exception ait été faite aujourd'hui.

—D'ailleurs, nous avons des couteaux et des pistolets, et nous savons nous en servir.

—Sans doute, mais je désire qu'il n'y ait pas, cette nuit, d'autre sang versé que celui de Van Goët.

—Cependant, capitaine, si l'alarme est donnée et qu'on nous attaque?

—Oh! alors, c'est différent, et il faudra bien nous défendre. Seulement, quoi qu'il arrive, nous ne devons toucher ni à un doigt ni à un cheveu du baron Réginald! sur ta vie, Roncevaux, souviens-toi de ceci, et que cet homme te soit sacré!

—C'est bien, capitaine, et vous pouvez être tranquille.

—Maintenant, allons.

Denis et Roncevaux firent deux ou trois pas en avant.

Mais soudain le lieutenant recula vivement jusqu'au massif d'arbres qu'ils venaient de quitter, et, saisissant Denis par le bras, il le contraignit à en faire autant.

—Qu'y a-t-il donc? demanda ce dernier avec beaucoup de surprise et un peu d'irritation.

—Il y a, capitaine, que tout le monde n'est pas encore endormi dans le château.

—Qui te le fait croire?

—Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Regardez la fenêtre de la chambre des jeunes filles.

—Eh bien?

—Eh bien! il n'y a plus de lumière.

—Mina, sans doute, vient d'éteindre la sienne.

—Cette lumière n'est pas éteinte, capitaine, elle est déplacée. Tenez, voyez plutôt....

En effet, une lueur venait de reparaître derrière les vitres du grand escalier.

Evidemment, la personne qui portait cette lampe ou ce flambeau descendait les marches de l'escalier lentement et avec une sorte d'indécision.

—Attendons,—murmura Denis.

—C'est le plus sûr,—répondit Roncevaux.

Arrivée au premier étage, la lumière s'éclipsa de nouveau.

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis la faible clarté que Denis avait signalé comme venant de la chambre du baron augmenta d'intensité. A coup sûr, la personne qui venait de descendre l'escalier avait pénétré dans cette pièce.

Diab! pensa Denis, qu'est-ce que ceci veut dire?

La réponse à cette question ne se fit pas attendre. Le bruit net et strident de coups de sonnette brusques et répétés se fit entendre dans le silence.

L'effet de ces coups de sonnette fut magique. Des lumières, allumées comme par enchantement scintillèrent derrière toutes les vitres. On les vit passer, repasser, se croiser le long des corridors et glisser confusément sur les marches de l'escalier.

Toutes venaient aboutir à un autre appartement commun, la chambre de Réginald.

Bientôt les portes du péristyle s'ouvrirent violemment, et le baron entouré de presque tous les domestiques du château, parut sur la plus haute marche du perron.

Mina était à côté de lui.

La lueur vacillante des torches portées par les laquais permettait de distinguer l'excessive pâleur du père et de la fille.

—Marguerite! s'écria le vieillard d'une voix assourdie par l'angoisse et l'émotion,—Marguerite!....

Ce plaintif appel s'éteignit dans un silence lugubre.

—Marguerite!—reprit le baron,—Marguerite!.... ma fille.... mon enfant.... ne m'entends-tu pas?... Où est-tu? Au nom du ciel, répond-moi!....

Même silence effrayant et terrible.

—Courez.... —dit alors Réginald à ceux qui l'entouraient, courez, fouillez le parc.... A celui qui me ramènera ma fille, je donnerai ce qu'il me demandera, je le jure, quand bien même ce serait la moitié de ma fortune....

Les laquais descendirent rapidement les marches du perron, s'élançèrent sur l'esplanade et se disséminèrent dans toutes les directions pour gagner les allées qui, de ce point central, s'enfonçaient dans le parc.

Trois personnes seulement restèrent sur le haut du perron. C'étaient Réginald, Mina et le banquier Van Goët, qui venait de quitter son appartement et de rejoindre le vieillard et la jeune fille.

Van Goët se mit à parler vivement; mais la distance était trop grande pour que le bruit de ses paroles, prononcées à demi-voix, pût arriver jusqu'aux chevaliers du poignard.

—Capitaine,—dit en ce moment Roncevaux à Denis après avoir fait des vains efforts pour entendre,—je crois que le succès de votre expérience de cette nuit est plus que douteux et que votre vengeance est bien compromise, pour cette fois du moins.

—J'en ai peur aussi!—répliqua Denis.

(A continuer.)

Montréal, 24 Décembre 1890. J. G. LAVIOLETTE, Ecr. M. D. *Cher Monsieur.* — Votre Sirop de Térébenthine nous a guéris, mon fils et moi, d'un rhume que nous avons depuis plusieurs semaines. Deux bouteilles ont suffi. Je me fais un devoir de le recommander au public. Votre obéissant serviteur, H. A. BRAULT, manchonnier de la maison C. Desjardins & Cie, 1537 rue Ste-Catherine.

Montréal, Novembre 1891. — Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une toux opiniâtre, accompagnée de picotements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisait craindre la consommation de la gorge. Je suis maintenant parfaitement bien et je dois ma guérison au *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25 cents chaque. — FÉLIX SAUVAGEAU, entrepreneur-menuisier, No 179½ rue Saint-Antoine.

Montréal, Décembre 1891. — Je souffrais, depuis plus d'un an, d'une toux opiniâtre accompagnée d'une expectoration abondante et de mauvaise apparence, de transpirations la nuit, de points ou douleurs à la poitrine, d'un affaiblissement et d'un dépérissement général et progressif qui me faisait redouter la consommation. J'ai pris plusieurs remèdes sans aucun soulagement. Je suis maintenant parfaitement bien, au grand étonnement de mes amis et déclare avoir été guéri par le *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. J'en ai pris cinq flacons de 50 cents. Je recommande ce précieux sirop à ceux qui toussent et se croient en consommation. — W. DASTOUS, No 90 rue Saint-Antoine.